

La chair de Boris

Simone Piuze

Numéro 131, novembre 2011

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piuze, S. (2011). La chair de Boris. *Moebius*, (131), 73–82.

SIMONE PIUZE

La chair de Boris

Il pleuvait à verse. Je marchais vers la place Bourget à longues enjambées, les cheveux mouillés, frissonnant sous ma blouse de soie imbibée d'eau. Mes dents s'entrechoquaient sur une respiration courte, je manquais d'air, comme chaque fois que je le rejoignais dans un aéroport, un hôtel, un bar, au coin d'une rue. Je l'avais aimé tout de suite, dès le premier regard. Une sorte d'aimantation immédiate, totale. Depuis notre rencontre fortuite à l'aéroport Charles-de-Gaulle, toutes mes pensées tournaient autour de cet homme de petite taille, à la calvitie précoce, mais au regard lumineux. Aujourd'hui, Boris m'avait donné rendez-vous au centre-ville de Joliette, à l'intersection de la place Bourget et du boulevard Manseau, juste en face de la pharmacie, dernier point d'arrêt de l'autobus Montréal-Joliette avant le terminus. C'était la première fois qu'il venait me retrouver dans ma ville natale, là où je travaillais comme bibliothécaire, là où j'attendais quotidiennement un courriel de lui, qui venait s'imprimer sur mon écran d'ordinateur comme un soleil.

Sans parapluie, le mascara coulant sur mes joues, je me hâtais donc, regrettant de ne pas avoir garé ma voiture plus près de la pharmacie. Un éclair a sillonné le ciel, suivi, quelques secondes plus tard, d'un violent coup de tonnerre. J'ai sursauté, penché la tête. Le vent s'est levé. La pluie s'abattait maintenant par saccades, frappant de biais mon visage. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre : dans cinq minutes, Boris serait là. Boris, mon terrible Boris, qui, d'une caresse, pouvait me donner envie de danser sur l'asphalte, mon terrible Boris, qui préférerait passer des années en Inde à s'occuper des orphelins que de vivre

avec moi. Un nouvel éclair plus lumineux, plus long, a zigzagué dans le ciel, et un bruit de tonnerre épouvantable s'est fait entendre. Je me suis mise à courir pour m'abriter en l'attendant. J'ai traversé la place Bourget, ai monté les marches de la pharmacie. Au même instant, l'autobus est arrivé. J'ai arrêté mon pas. J'ai entendu la portière du lourd véhicule s'ouvrir, mais je ne me suis pas retournée. J'aimais retarder l'instant, sentir le bonheur tout proche et ne pas le regarder tout de suite, savourer la naissance de mon désir aussi intensément que son accomplissement. Il a toussé dans mon dos, il a posé ses mains sur mes paupières, j'ai prononcé son nom, puis je me suis retournée. Ses yeux, son sourire, ses bras, cela recommençait, la folie reprenait, mon sexe s'ouvrait déjà, il ne pleuvait plus, il ne ventait plus, il était là, lui. Je me suis blottie contre son corps maigre. Une fois de plus j'allais chavirer, je le savais, et ne plus me souvenir du jour, de l'heure, de la saison, de la ville où nous étions, j'avais perdu toute faculté, tout tonus, j'étais une fleur fragile entre ses bras, de celles que l'on peut briser juste en les touchant. Il le savait, mais il continuait à venir me transformer en hibiscus agonisant une fois par année, puis, après son méfait, il repartait au bout du monde.

Il touche mon visage. Ses yeux rient en m'observant. Il dit, de sa voix grave : « Laura... », nos bouches se rejoignent, s'épousent dans un accord parfait, comme la toute première fois, à Paris. L'orage gronde, mais c'est comme une musique d'accompagnement : jamais je n'ai autant aimé le tonnerre ! Collée contre Boris, je ferme les yeux pour mieux sentir son odeur. Nous restons ainsi, debout enlacés au milieu des marches, la valise à nos pieds, jusqu'à ce qu'une femme pressée me touche assez brutalement du coude, se frayant un chemin à travers nos corps en pâmoison pour entrer dans la pharmacie. Nous quittons l'escalier en riant. Boris entoure mes épaules d'un bras, et porte sa valise de l'autre. Je lui demande s'il a faim. Il me serre plus fort, il avoue qu'il a faim, oui, toujours faim de moi, en Inde comme en France, comme ici. Un désir puissant, fécond, qui le rend heureux, qui le fait valser avec les étoiles, toujours. Il a tellement faim qu'il exige que nous courrions tout de suite vers la voiture qui nous mènera chez moi, vers le

repas de nos corps, celui qu'il espère depuis un an. Nous courons, dégoulinant de pluie. Nous nous engouffrons dans la voiture. Nos lèvres se retrouvent à nouveau. Boris touche délicatement mes seins. Cela recommence, je me cambre, la chaleur s'installe déjà dans mon sexe, il me rend folle, comme toujours. Je murmure : « Mon amour... », je prends le volant, la main de Boris posée sur ma cuisse. Nous nous taisons.

Nous entrons dans l'appartement, dans « la grotte aux fées », dit-il en respirant le parfum des lilas de mai. J'en ai mis partout. Et les poissons tropicaux, dans leur aquarium posé entre deux hibiscus aux fleurs saumon, ne sont là que pour lui. C'est pour lui aussi, que j'ai accroché aux murs du salon des photos qu'il m'a envoyées par courriel et que j'ai fait agrandir et laminer. Toutes les photos le représentent en compagnie de ses chers orphelins, petits garçons et petites filles aux grands yeux noirs, qui sourient de toutes leurs dents, entourant leur père spirituel, bronzé et souriant, lui aussi. Travailleur humanitaire dans un orphelinat de Calcutta, Boris œuvre en Inde depuis quatre ans, au sein d'une équipe recrutée par l'ONG Aide sans frontières. Il recueille dans la rue et sur les quais de gare de très jeunes trafiquants et des petites filles prostituées. Il leur apprend à se respecter, à être heureux dans la liberté et la créativité, à changer de vie, pour la vraie, celle à laquelle tous les humains ont droit. J'admire sa générosité, mais je compte régulièrement sur mon calendrier le nombre de mois qu'il lui reste pour compléter son séjour à Calcutta. Dans six mois exactement, il quittera pour de bon. Mais rien n'est encore décidé : il peut aussi, a-t-il écrit dans une lettre, renouveler son contrat. Depuis trois ans, une fois par année, et toujours en mai, nous passons quelques semaines ensemble, mais jamais chez moi, et jamais à Fontainebleau, où ses parents habitent et chez qui il séjourne quelques jours avant de me rejoindre dans un hôtel, à Paris ou à Montréal, puis de retourner en Inde. Boris a insisté : nous devons nous aimer ailleurs que dans notre quotidien, et loin des lieux où nous avons passé notre enfance. Je me suis toujours pliée à sa requête : c'est Boris le farfelu, l'original, le merveilleux fou ! Cette année, il a changé le code qui règle nos rencontres : il est chez moi. Enfin.

La pluie a cessé. Le soleil gicle par la grande fenêtre de la chambre, et j'entends, comme dans un rêve, les cris des enfants dans le parc. La peau de Boris est nue sous mes mains. Je sens cette peau que j'aime tant, je la parcours en tous sens, je la découvre, en apprécie chaque région, lentement, comme si c'était la première fois. Nous ne nous caressons jamais en duo. Chacun notre tour, nous touchons l'autre, lui permettant de ressentir pleinement l'effet des caresses sur sa peau, véritable parchemin sur lequel nous inscrivons notre désir. Je ris, je ne fais que ça, rire doucement, comme si j'avais bu. Mais je n'ai pas bu, nous ne buvons jamais quand nous nous voyons. Nous n'en avons pas besoin : qu'ajouterait un alcool ou un vin à ce que nous vivons déjà, dans cette chambre odorante de son parfum, ce patchouli qui s'incruste dans les draps déjà humides de nos chairs à l'œuvre ?

Une image se dessine soudain dans ma tête : celle des orphelins de Calcutta. Au fond, me dis-je, ce que Boris recherche dans cette dévotion aux enfants de l'Inde, c'est l'oubli du quotidien, l'oubli des bruits de l'Occident, de ses habitants à la peau blanche, de son rythme, de ses habitudes, qu'il connaît depuis sa naissance. À l'instar de tous les travailleurs humanitaires, qu'ils soient européens, canadiens ou américains, il a eu la piqure du bénévolat et poursuit sa quête de bonheur exotique en se donnant aux enfants perdus du tiers-monde. Mais il pourrait tout aussi bien s'occuper des enfants abusés, délaissés, ou des adolescents drogués, prostitués, qui pullulent à Montréal ou à Paris... Pourquoi part-il si loin ? Boris veut l'ailleurs ? C'est ça qu'il veut, l'ailleurs ? Alors je vais le lui procurer. Je vais déployer les gestes, les caresses, les morsures qui lui donneront accès à des lieux encore inconnus, plus extraordinaires que ceux que nous avons déjà foulés depuis trois ans. Une extase si forte, si totale, qu'il ne voudra plus repartir là-bas. Mes mains effleurent ses paupières, le lobe de ses oreilles, ses cheveux, son cou, ses épaules, son dos, sa poitrine, son ventre, je caresse, sans me lasser, la chair de Boris. Son sexe, dressé pour moi, m'excite, comme toujours. Je le flatte, en apprécie la douceur et la fermeté, y pianote, le lèche, l'insère dans ma bouche, le tête doucement, méticuleusement, il ruisselle d'une rosée qui

le rend glissant, prêt à épouser mon corps, prêt à exploser. Je suspends mon mouvement, l'instant est critique, la sève ne doit pas couler, pas encore : j'attends, observe le membre durci. Et m'allonge. C'est à mon tour : Boris va maintenant me toucher. Il est un expert du toucher. Quand il touche mon corps, il rejoint mon âme. Et c'est pour cela que je l'aime. D'un amour douloureux.

Il passe lentement ses mains sur mes épaules, sur mes bras, sur le contour de mon corps, comme s'il le dessinait avec exactitude, il va jusqu'aux pieds, qu'il enveloppe, il remonte toujours aussi lentement, il s'attarde sur mon ventre, envoie, en cadeau, un souffle chaud dans mes oreilles, il mord mon cou longuement comme font les félins, il évite de toucher à mes seins tout de suite, il me fait languir, il avance à pas de loup sur mon corps devenu pour lui un pays à féconder, à allumer doucement. Il ne le brusque pas, il s'en fait un ami. J'ai les yeux fermés. Des yeux d'eau de mer, moi aussi. Tous les deux, nous avons des yeux d'eau de mer. C'est la seule chose que nous avons en commun, s'amuse-t-il à dire parfois après l'amour, quand nos respirations sont revenues à la normale. Pour l'instant, je suis en attente, immobile, j'économise mon souffle, tandis qu'il touche maintenant à l'espace situé entre mes seins. Je sens la douceur de sa main, je sais qu'il va bientôt entourer mes seins l'un après l'autre, légèrement, comme s'il s'agissait d'une précieuse coupole. Il le fait. J'ouvre davantage la bouche, respire profondément, il effleure mes mamelons, les presse gentiment, puis les caresse, les tient entre le pouce et l'index, les pince légèrement pour qu'ils se tendent, et continue de les caresser, sans s'arrêter, longuement. J'ouvre les jambes, arque mon corps, souffle de plus en plus fort. Et cela excite Boris. Il touche encore mon ventre, le caresse, descend les mains sur mes cuisses, les flatte, les réchauffe, j'entrouvre davantage les jambes, je le désire de tout mon être allumé comme un feu de bois, il effleure mon pubis, revient à mes seins, je tends mon sexe vers lui, il le touche enfin, il caresse les lèvres douces, humides, va vers la fleur du clitoris, le tient entre ses doigts, le caresse, y pose ses lèvres en un baiser chaud, sans fin, puis le bout de sa langue. La fleur palpite, se gonfle, s'épanouit. Je gémis doucement, retiens de mes mains la

tête de Boris, comme pour le garder là, entre mes jambes, dans ce lieu d'égarement, jusqu'à l'orgasme. Il obéit, il ne fait que ça, obéir à mes désirs charnels. Il me rend extatique, je monte haut dans l'ivresse, je suis déjà ivre de volupté, je jouis sans fin, c'est comme un long voyage de plaisir avant même qu'il me pénètre doucement, puis brusquement, en alternance. Il entre en moi, en ressort, entre à nouveau, active mon désir, le rend humide, chaud, puis reste là, épousant mon sexe à la perfection. Il me regarde, il m'embrasse, c'est comme un poème sur mes lèvres, je suis totalement abandonnée, le temps s'est enfui, l'éternité est là, je la goûte de tous les pores de ma peau. Et il la goûte, je le sais, cela se voit dans ses yeux. Plus de passé, plus de souffrance, rien que le désir rassasié, puissant, lumineux. Je serre très fort le sexe de Boris avec le mien, j'ai l'impression que je le retiens, que son Inde, c'est ici qu'il la vit, encore plus magique que là-bas, plus suintante, plus apocalyptique, une sorte de voyage immobile, qui s'éternise dans la fulgurance de l'instant. Je voudrais que mon corps devienne une cité de vertiges qu'il ne pourra pas quitter dans six jours, une ville qu'il voudra encore et encore arpenter.

Boris fait pivoter mon corps sans que nos sexes se quittent. Je me retrouve au-dessus de lui. «Tu es belle, tu es comme une lumière...», murmure-t-il. Je lui souris, mon bassin ondule, je danse, il danse lui aussi, nos sexes à l'unisson. Des chants d'oiseaux nous parviennent. Et des rires d'enfants, le bruit d'un camion qui freine, qui repart, et celui d'une sirène de police. «C'est la vie qui bat...», chuchote-t-il encore. Il tend les mains vers mes seins, les entoure, suce mes mamelons. Je souffle de plus en plus fort, je suis frappée par la foudre, c'est ici que l'orage a lieu, je jouis encore et encore sous son regard, dans un long cri. Il aime voir mon plaisir s'étaler comme un tableau vivant, sonore, il aime m'amener très loin, avant de jouir lui-même dans une plainte et une secousse de tout le corps.

Je m'étends sur lui. Je reste là, immobile. Je sens les battements de son cœur.

— J'ai soif, dit-il.

— Ne bouge pas, je vais chercher de l'eau.

Je me lève, marche vers le frigo, en sors une bouteille d'eau, reviens vers lui.

— Bois, mon chéri...

Il ouvre les yeux, boit goulûment, me passe la bouteille, se recouche. Je bois en le fixant. Je dépose la bouteille par terre, me blottis dans ses bras. Il caresse doucement mes cheveux. Je dis tout bas: «Je t'aime.» Et j'imagine que Boris vit ici, avec moi. L'image s'est imposée. J'attends qu'il parle, qu'il me dise qu'il m'aime. Mais il se tait. Sa main caresse toujours mes cheveux de plus en plus lentement, puis le mouvement s'arrête, sa respiration se fait profonde, régulière. Je sais qu'il va s'endormir. Il murmure: «L'avion, tu comprends... Il est tard pour moi...»

Je ne peux plus reculer. Je demande presque tout bas:

— Tu n'as pas envie de vivre ici, Boris?

Il reprend la caresse de mes cheveux.

— J'ai choisi le travail humanitaire, tu le sais.

Alors je me lance, je lui dis ce que j'ai envie de lui dire depuis des mois:

— Tu pourrais accomplir ton œuvre au Québec, ou en France. L'Inde n'a pas le monopole de la souffrance! Et puis, pour ne rien te cacher, j'aimerais avoir des enfants. J'ai trente-cinq ans, Boris... Tu comprends? Tu comprends, n'est-ce pas?

Il hausse le ton, comme si je l'avais piqué:

— Mettre au monde des enfants quand des centaines d'orphelins, en Inde, dorment sur les trottoirs? Avoir des enfants quand autant de petites prostituées attendent sur le quai des gares?

Je ne me laisse pas démonter, je dis que nous pourrions en adopter. Oui, j'accepterais. Il s'assied, regarde par la fenêtre, soupire.

— Je savais que cela viendrait... Ce n'était qu'une question de temps. Pourquoi ne pas te satisfaire de ce que nous vivons de merveilleux depuis trois ans, Laura?

Il prend ma main, m'explique qu'il n'existe pas d'amours qui survivent à l'affront du quotidien, à la succession des jours qui dévoilent l'être dans toute sa magnificence et dans toute sa laideur aussi. En ne nous voyant qu'une fois par année, nous préservons l'extase.

Je demande encore, la voix tremblante:

— Tu aimes vraiment le type de relation que nous avons, Boris?

— Nous avons un pacte, tu te souviens? Ne rien attendre de l'autre. Respecter sa vie.

— Oui, je me souviens. Mais je me suis attachée à toi...

— Je suis heureux là-bas, plus heureux que je ne l'ai jamais été en quarante ans. Je pense souvent à toi, mais je n'ai pas besoin de vivre avec toi. Ton absence ne me fait pas souffrir.

Il continue de regarder le ciel. Je ne lâche pas, c'est comme un appel au secours :

— Je pourrais travailler en Inde, moi aussi, m'occuper des orphelins. Je suis prête à partir avec toi!

Son regard bleu quitte le ciel. Il me fixe. Il est triste. C'est la première fois que je le vois triste.

— Tu le ferais pour être avec moi, Laura. Tu n'y serais pas heureuse, car tu n'as pas la vocation. Je te verrais souffrir et je souffrirais, à mon tour... L'Inde est dure à vivre, quand on n'a pas la piquûre du bénévolat.

— Du bénévolat exotique!

Mon cri a jailli, amer, cynique. Il se tait pendant un long moment. Puis il murmure en fermant les yeux :

— Reste dans le présent, Laura. Tu gâches tout en nous projetant dans le futur.

Nous avons mangé en silence, assis par terre, à l'indienne, les sushis que j'avais préparés le matin même dans l'euphorie. Quelque chose était brisé. Les oiseaux de nuit avaient commencé leur concert dans les arbres. Notre silence rendait leur chant plus tragique.

Nous avons marché un peu dans le parc. Toujours en silence. Nous nous tenions par la main. La lune en était à son dernier quartier. Des larmes coulaient sur mes joues. Il ne les voyait pas : il regardait droit devant lui. Nous sommes rentrés, avons glissé sous les draps. Il faisait frisquet. Nous nous sommes enlacés, nos sexes ont repris leur danse avec encore plus de passion, plus de désespoir. Boris a sombré dans le sommeil. Assise tout près de son corps endormi, j'ai fixé longtemps ce lieu d'amour, comme j'appelais la chair de Boris. J'ai regardé son visage au repos, ses membres détendus, et j'ai pleuré encore doucement,

sans bruit. Il semblait si bien. Je me suis enfin étendue près de lui, cherchant encore une solution à cette situation que j'avais acceptée depuis trois ans, mais qui me blessait maintenant. Comment, à la fois, me demandais-je, garder ce que l'on aime de l'amoureux, et en chasser le détestable ? Je savais la chose impossible. Boris avait été très clair : il repartirait encore là-bas, jamais il ne vivrait avec moi. C'était inéluctable.

Le jour s'est levé. Les premiers chants d'oiseaux ont repris. J'ai fermé les yeux. Je voulais dormir, oublier. C'est à cet instant que Boris s'est réveillé : pour lui il était midi. Il s'est levé sans un mot, croyant que je dormais. Il s'est habillé en vitesse. Je ne bougeais pas, pétrifiée. Il me semblait que je perdais le souffle. Il a soulevé sa valise, a franchi la distance qui séparait mon lit de la porte de l'appartement. J'ai entendu la porte se refermer délicatement. Un silence s'est fait, qui ressemblait à la mort. J'ai enserré l'oreiller sur lequel il avait dormi, pour ne pas mourir tout de suite, pour m'imprégner encore de son parfum. Mais en touchant l'oreiller, mes doigts se sont trouvés plus près de mes narines, et j'ai respiré longuement, sur ma peau, l'odeur de son sexe, pour le garder encore un peu avec moi, en moi.

